

LANTERNE MAGIQUE

REVUE CRITIQUE DES THÉÂTRES, CONCERTS, ETC., ETC.

Les manuscrits déposés ne seront pas rendus.

Paraissant tous les Dimanches

Tout envoi non affranchi sera rigoureusement refusé.

RÉDACTION

PLATON-POLICHINELLE, ANATOLE DU GOURGUILLON.

Directeur-gérant L. LABASSET
Bureaux du journal, Rue Lafond, 10 Lyon.
(Boîte dans l'allée.)

ILLUSTRATION

TOLETTOC, C'EST-MARS ET PAUL DESRUES.

MÉRIC.

Joseph Méric, né à Toulouse en 1828, fils de braves ouvriers, fut élevé, comme la majeure partie des enfants d'artisans, chez les Frères des Ecoles chrétiennes ; étant enfant, il se faisait remarquer parmi les élèves admis dans les classes de chant, par la pureté et l'étendue de sa voix. A l'âge de 11 ans, ses parents le mirent en apprentissage.

Comme tant d'autres de ses compatriotes sortis de cette classe laborieuse, Méric fut remarqué un jour qu'il chantait avec une ardeur toute méridionale, et on le conduisit chez M. Desperamont, célèbre professeur de chant du Conservatoire de Toulouse, qui, après l'avoir entendu, le fit admettre dans une classe de solfège, le reçut comme auditeur dans sa classe de chant, et, de plus, lui fit obtenir une pension de la ville afin que Méric put suivre les cours du Conservatoire et suppléer à la perte de temps et d'argent que lui faisait éprouver sa présence au Conservatoire ; il continua de travailler de son état et suivait assidûment ses classes ; ce n'est qu'après avoir obtenu un 2^e prix de solfège et de chant que ses parents consentirent à le laisser abandonner son état, alors il se livra tout entier à ses études de musique et de chant, toute la journée était employée par lui à faire des exercices de chant et à solfier, le soir il se rendait au théâtre du Capitole, où il avait ses entrées comme pensionnaire du Conservatoire, et écoutait religieusement les artistes célèbres qui étaient alors premiers sujets du théâtre de Toulouse ; en 1845, Méric obtint, avec Ribes, maintenant professeur de chant, le premier prix de chant *ex-æquo*. Il partit pour Paris afin d'aller terminer ses études, il eut le bonheur d'obtenir, au concours, la place de soliste à St-Etienne-du-Mont et au collège Ste-Barbe, sous la direction de M. Savard, professeur d'harmonie au Conservatoire impérial de Paris.

La révolution de 48 survint juste au moment où il allait recueillir le fruit de ses pénibles études. Malheureusement, comme beaucoup de ses camarades, il perdit toutes ses places et se trouvait dans l'impossibilité de rien faire, on lui proposa une place à

MÉRIC.



l'église St-Severin, pour l'obtenir, il fallait chanter les solos et jouer de la contre-basse, le tout pour 15 francs par mois, mais Méric ne connaissant pas cet instrument, fut forcé de refuser la proposition qui lui était faite, il se mit à copier de la musique pour quelques-uns de ses compatriotes plus fortunés que lui, et cette ressource lui permit d'attendre des jours meilleurs.

A cette époque il se créa des concerts populaires dans lesquels les artistes les plus célèbres se faisaient entendre, il eut la bonne fortune d'être admis à prendre part à ces fêtes et d'y créer une foule de mélodies, romances, airs, scènes, etc.

Le calme étant rétabli, Méric revint prendre ses places de soliste et passa de St-Etienne-du-Mont à St-Eustache, sous la direction de M. Hurand, chef des chœurs au Théâtre Impérial Italien de Paris.

Méric resta à Paris jusqu'en 1851, où il vint à Lyon, Méric chantait dans un café-concert de notre ville, rêvant toujours les succès du théâtre, mais obligé de gagner le pain de chaque jour, lorsque A. Adam, de regrettable mémoire, vint pour donner un concert, et se promenant un jour avec notre célèbre George Hainl, ils entrèrent dans le café-concert, et après l'audition de plusieurs morceaux, tous deux déclarèrent à Méric qu'il était seul capable de chanter la partie de baryton dans la messe d'Adam.

A ce concert donné au Grand-Théâtre, Méric chanta à première vue et fut unanimement applaudi par une foule surprise et ravie. M. Delestang, alors directeur des théâtres, proposa à Méric l'emploi de baryton, Méric accepta l'engagement qui lui était offert et signa comme baryton double.

La présence à Lyon des demoiselles Milanollo permirent à Méric de se faire connaître en chantant dans tous les concerts donnés par ces deux artistes ; une autre occasion s'offrit encore et Méric en profita, son chef d'emploi se trouvant subitement indisposé, Méric accepta de jouer le rôle de l'ouvrage qui était affiché, et chanta *Alphonse de la Favorite*, il obtint de précieux encouragements. De cette soirée dépendait pourtant l'avenir de Méric : enhardi par l'accueil flatteur qu'il avait reçu du

(La suite page 2.)

Rôle de Guillaume Tell.

public Lyonnais, il redoubla d'ardeur, et de là commence sa carrière théâtrale.

Après la saison de Lyon terminée, Méric s'engagea comme premier baryton au Théâtre-Royal d'Anvers, aux appointements de 600 fr. par mois *au prorata*, ce qu'il toucha de cet engagement ne lui permit pas de faire des économies, hélas!... mais conservant toujours son courage, Méric ne se rebutait pas et l'espoir d'arriver au premier rang lui faisait retrouver toute son énergie; les succès d'Anvers lui valurent l'engagement de Lille; de Lille, Méric fut engagé à Bordeaux en 1856. Cette année-là, il s'est passé un fait que je dois citer: toute la troupe du Théâtre impérial Italien de Paris, composée de MM. Persiani, Flavio, Mercatti, Rossi, etc., etc., vint dans cette ville pour y donner des représentations. Ayant entendu parler de l'effet que Méric produisait dans cette ville, M. Persiani proposa à Méric de lui faire jouer le rôle de Figaro en italien; quoique ne connaissant pas un mot d'italien, Méric accepta, et après huit jours d'études, il parut dans le rôle de Figaro du *Barbier de Séville*, au milieu de cette pléiade d'artistes éminents et obtint dans ce rôle un véritable succès. Une couronne d'or lui fut donnée par ces artistes et cinq représentations successives ne purent interrompre le succès. Voici un article qui rend compte de ces représentations:

« Samedi 19 janvier 1856, *Courrier de la Gironde*. — Un bouquet et une couronne d'or ont été adressés à M. Méric pendant la représentation du *Barbier de Séville*, le 15 janvier. Jamais faveur ne fut plus méritée. Après huit jours de préparation, M. Méric entra bravement en lice avec des chanteurs d'une grande réputation, soutint avec le plus brillant avantage toute espèce de comparaison, et joua, dans une langue dont il ignore jusqu'aux éléments, un rôle abordable seulement aux barytons d'élite. L'entreprise était d'une inconcevable témérité, et il n'a fallu rien moins que le zèle et l'aptitude de ce délicieux chanteur pour triompher, dans un délai aussi restreint, des immenses difficultés de cette tâche. Le public l'a compris et a récompensé M. Méric. Honneur au public! Honneur à M. Méric! Nous répétons ici une phrase que nous avons déjà publiée à l'égard de ce chanteur habile: « M. Méric honore notre troupe lyrique, non seulement par son talent, mais encore et surtout par son caractère personnel et sa conduite privée. — G. Soulerain. »

Méric est resté six années à Bordeaux, où le théâtre est ouvert toute l'année, il était seul pour tous les rôles de baryton, ce qui le faisait chanter jusqu'à 28 représentations par mois, jamais une indisposition n'est venue troubler la marche du répertoire. Méric a créé à Bordeaux *la Promise*, *le Trouvère*, *le Pardon de Ploërmel*, *Ernani*, *Rigoletto*, *le Bal masqué*, *le Templier*, *les Noces de Figaro*, il a repris en outre *Fernand Cortez*, qui lui valut des compliments de la part de Spontini, et *Jocande*, etc.

Les adieux de Méric se firent dans le 3^e acte du *Templier* et le 3^e de *Rigoletto*. Neuf palmes, d'une grande richesse, furent envoyées sur la scène; à chacune de ses palmes était attachée une médaille d'or, et à l'une d'elles étaient joints les vers suivants:

Adieu, Méric! Ta voix mélodieuse
Va, loin de nous, charmer d'autres échos;
Adieu, Méric! et que ta route heureuse
Commence au moins au bruit de nos bravos.

Quand Ernani à ses lèvres hardies
Devant nos yeux reportera son cor,
Nous aurons tous au cœur tes mélodies;
Et nos deux mains t'applaudiront encor.

Rigoletto, tendre fou, fou sublime,
Sous tes accents laissait parler les cieux:
Du cœur d'un père en nous ouvrant l'abîme,
Tu nous baignais de pleurs délicieux.

Doux Renato, Hoël sauvage et sombre,
Qu'un peu d'amour arrachait au démon,
Tu leur conquis des auditeurs sans nombre;
Car tout Bordeaux accourait à ton nom.

A Rouen, Méric est resté deux années sous la direction de M. Halenzier. Dans cette ville, Méric a laissé les meilleurs souvenirs, il a emporté de Rouen des cadeaux de prix et de fort belles couronnes. Méric a eu dans cette ville l'honneur d'une sérénade de musique et de chant après son 3^e début.

Je termine en disant qu'à Anvers, Lille, Bordeaux, Marseille, Rouen et Toulouse, Méric a été rappelé pendant ses débuts et que partout il a laissé des souvenirs durables de son passage.

L'engagement de Lyon lui avait été souvent offert, mais toutes les fois que ces propositions lui étaient faites, Méric était déjà engagé ailleurs.

Cette année n'a pas été bonne pour Méric, le répertoire restreint dans lequel il s'est montré ne lui a pas permis de se faire connaître, il espère que l'année prochaine il sera mieux partagé que pendant la saison qui vient de se finir et que la création de l'*Africaine* et autres le feront apprécier à sa juste valeur.

PLATON-POLICHINELLE.

SOUVENIRS D'UN LYONNAIS.

UNE FACHEUSE MÉPRISE.

Avant toute chose, lecteur ami, je dois vous dire que je suis myope à l'excès et d'une timidité au moins égale, conséquence habituelle de la myopie.

A cela vous me répondrez: « La belle affaire, portez des lunettes. »

Je vous avouerai que j'y ai bien pensé quelquefois, mais toujours avec une profonde horreur, et bien qu'un poète ait dit:

Ses yeux étaient protégés par le cristal,

je trouve que cette armature d'acier chasse l'air réveur. Or, j'ai la prétention de plaire au sexe faible.

Vous dire à quel point cette quasi infirmité a empoisonné mon existence, serait pour moi un labeur de géant, des volumes entiers n'y pourraient suffire, aussi n'essayerai-je pas, je respecte trop d'ailleurs, pour cela, la sensibilité de mes lecteurs. Je veux me contenter aujourd'hui de vous narrer un seul des épisodes saillants de cette lamentable épopée, *ab uno disce omnes*.

Au mois de juillet 1862, je m'étais rendu à Baden-Baden sous l'honnête prétexte d'y prendre les eaux, mais en réalité pour jouer, car j'étais alors possédé par le démon du jeu. J'avais une martingale infail-
lible, (toujours,) qui devait me procurer des bénéfices insensés: la banque n'avait qu'à se bien tenir.

En conséquence, j'abordai carrément l'ennemi.

Hélas! le Dieu de la roulette et du trente et quarante me fut systématiquement hostile, ma *déveine* était effrayante, je perdis... je perdis... au bout de 56 heures j'étais *decave*.

Il me restait environ une trentaine de louis, *rari nantes in gurgite vasto*, (un peu de latin à la clef), je jugeai convenable d'enrayer.

J'abandonnai donc le tapis vert pour le parquet ciré de la « conversation. » N'ayant pu réussir à saigner Plutus, il me prit la fantaisie de tâter le poulpe à Vénus.

Là commence véritablement mon récit.

Un soir que, vêtu rigidement de noir de l'orteil

MONSIEUR DE LA JOBARDIÈRE A PARIS.

(Suite.)

Ce n'était que rires, exclamations folles mêlées parfois de chants et de bruits les plus capables d'interrompre le repos d'un homme chaste et de mœurs patriarcales comme M. de la Jobardièrre, et le tout accompagné de courses effrénées à travers l'immeuble et de bonds prodigieux sur une couchette que le sort malencontreux avait tout exprès probablement placée contre le mur où se trouvait adossée celle de notre infortuné voyageur.

La chose dura ainsi près de deux bonnes, ou plutôt, disons-le, de deux exécrables heures, si nous mettons au point de vue du trop désolé, et surtout trop éveillé M. de la Jobardièrre.

Enfin, comme il faut bien que tout ait un terme ici-bas, même les meilleures choses, la fatigue aidant, les aimables voisins de M. de la Jobardièrre s'endormirent de ce sommeil, un peu bruyant sans doute, des gens agités par les passions, mais qui lui parut être le calme le plus absolu relativement à ce qu'il venait d'entendre.

Malheureusement il était à ce moment quelque chose comme trois ou quatre heures du matin, et, comme on le sait, c'est, à Paris, le moment où, dans certains quartiers surtout, se mettent en branle certains équipages forts bruyants dont le chargement se fait sentir de beaucoup plus loin encore que le bruit ne se fait entendre.

Or la chambre occupée par M. de la Jobardièrre était justement située sur le devant. Et ce fut ainsi, sans interruption, jusque vers six heures, où commençait d'ordinaire ces mille bruits de la rue, si habi-

tuels et connus à Paris, mais qui, pour l'oreille d'un provincial accoutumé, comme M. de la Jobardièrre, à n'habiter que sa petite villa des environs de Lyon, villa dont il ne sortait que fort rarement, à très-longs intervalles et fort peu de temps, devaient évidemment constituer quelque chose comme le charivari le plus complet et le plus assourdissant.

Aussi ne pût-il qu'à grand peine s'assoupir vaguement tout en percevant, comme dans un état demi-févreux, le bourdonnement incessant du mouvement parisien.

Huit heures viennent de sonner.

On frappe à la porte de M. de la Jobardièrre.

C'est l'hôtesse qui vient de nouveau s'informer si son locataire est en appétit.

— Je me lève, madame, et je descends, dit celui-ci en se frottant les yeux alourdis par l'insomnie.

Puis il glisse hors du lit deux jambes qui ne lui

à l'occiput, je promenais un regard mélancolique sur le gracieux bataillon des jolies bruneuses, le flot pressé des danseurs s'entr'ouvrit pour livrer passage à une ravissante jeune femme.

Elle fit son entrée avec une grâce pleine de charme, inclinant doucement sa jolie tête devant les saluts des hommes, souriant gracieusement aux femmes et alla s'asseoir dans un fauteuil inoccupé.

Debout à quelques pas devant elle, je la dévorai du regard. C'était une adorable créature de 20 ans, réunissant en elle toutes les qualités qui donnent à la femme les moyens de séductions les plus extrêmes. Sa taille fine et souple, qui se cambrait voluptueusement, sa bouche souriante, ses yeux de velours qui chatoyaient sous de longs cils bruns, son pied impatient qui semblait bondir dans son étroite enveloppe, étaient autant d'aimants propres à attirer à elle les hommes qui se trouvaient sur son chemin.

Sa toilette était fort simple, elle se composait d'une robe brune de moire antique, son cou sortait blanc et poli d'un magnifique col de guipure, son bras libre jusqu'au coude dans sa manche ouverte, était cerclé au poignet d'un seul bracelet d'or, enfin, une touffe d'œillets passée dans ses cheveux, mêlait ses fleurs rouges à leur nuance d'ébène.

En ce moment, le piano préludait à une de ces gracieuses valse allemandes, au rythme mélancolique.

Je m'avançai, ému, tremblant, et l'invitai à valser, puis passant mon bras autour de sa taille souple et ronde, je l'entraînai, ivre de bonheur, dans le tourbillon joyeux.

J'avais dans ma main sa petite main douce, son sein touchait ma poitrine, je respirais le parfum de sa chevelure. Vingt fois je fus sur le point de lui faire la confidence de mon amour, et vingt fois ma déplorable timidité refoula mes paroles au fond de ma gorge.

La valse terminée, je la reconduisis banalement à sa place, en maudissant *in petto* ma faiblesse.

Le lendemain et les jours suivants, même manège de ma part, je n'instituai son fidèle danseur, mais ce fût là tout absolument, car au premier mot de

sent pas que d'avoir quelque peine à le porter, et, tant bien que mal, parvient à se réintégrer dans ses hardes, qui ont eu le temps de sécher depuis la veille, mais exhalent, en raison de leur séjour près du lit, une odeur qui rappelle à notre lyonnais une partie de ses malheurs.

Enfin il est habillé et va sortir de sa chambre, lorsqu'il aperçoit pour la première fois les draps dans lesquels il a couché de confiance et reste saisi par un sentiment qui frise passablement la stupeur.

D'abord ils sont d'une couleur qui accuse des services es-sentiellement prolongés; puis, chose horrible à penser, un des occupants antérieurs (peut-être même le prédécesseur immédiat), était évidemment un homme peu scrupuleux sur le chapitre des soins de la toilette, à en juger par des traces profondes et non équivoques de son passage sur le tissu.

Ce dernier incident suffirait certes à lui seul pour

tendre aveu, je me sentais rougir comme une pensionnaire, et finalement restai coi.

Grands Dieux! ai-je dû lui paraître stupide!...

A. DU GOURGUILLON.

(La fin au prochain numéro.)

CONCOURS DE LA LANTERNE MAGIQUE.

Un abonnement de UN AN est offert aux auteurs des deux meilleures pièces de vers faites avec les bouts rimés suivants :

.	.	.	omnibus
.	.	.	quibus
.	.	.	Bacchus
.	.	.	mordicus
.	.	.	chorus
.	.	.	virus
.	.	.	prospectus
.	.	.	choléra-morbus.

Parmi les essais qui seront envoyés à la LANTERNE MAGIQUE, pour ce concours poétique, tous ceux jugés dignes d'insertion seront publiés.

Le concours s'ouvre à dater d'aujourd'hui 6 mai, pour être clos le 31 du même mois, à midi.

MM. les rédacteurs de la LANTERNE MAGIQUE s'engagent, sur l'honneur, à ne pas descendre dans l'arène aux alexandrins.

NOTA. — Envoyer *franco* (cela va de soi).

L. LABASSET.

ERRATA.

Dans notre numéro du 15 avril, on a laissé échapper une grave erreur typographique. Ainsi, dans la chanson intitulée *la Cantatrice et l'Artisan*, au quatrième vers du troisième couplet on a écrit :

Et du chant *marquant* la douceur,
ce qui n'aurait point de sens. Il faut lire :

Et du chant *narguant* la douceur.

décider M. de la Jobardière à ne pas adopter cet hôtel si sa détermination ne datait de plus loin.

Aussi s'empresse-t-il de descendre pour payer et s'informer où il pourra prendre un bain, chose doublement nécessaire pour lui à titre de délassement et de nettoyage.

L'établissement de bains est à quelques pas; il s'y rend avec un empressement qui se concevra sans peine et plonge alors avec délices dans une eau tout à la fois récurante et réconfortante.

M. de la Jobardière commence enfin à goûter quelques douceurs et à se raccommode avec l'existence devenue pour lui, depuis vingt-quatre heures, un réel fardeau, lorsqu'un éternuement vigoureux le tire désagréablement de cet état vaporeusement contemplatif.

Cet incident est provoqué par le défaut de niveau de l'eau relativement à ses épaules.

LE DÉPART DU HUSSARD.

Chansonnette.

Paroles de J.-B. COIGNET. Musique de Charles POURNY.

I

Quoique ta mise si coquette
M'inspire d'amoureux désirs,
Il faut nous séparer, Suzette,
Faisons le deuil de nos plaisirs;
De mon départ l'amour s'étonne,
Tu me le dis en minaudant,
Mais mon beau cheval, ma mignonne.
Piaffe à ta porte en m'attendant.
Il faut nous dire adieu, friponne, } *bis*.
Adieu, Suzette, adieu.

II

C'est au bal de la Renaissance
Que nous fîmes nos doux aveux,
On a bientôt fait connaissance
Lorsqu'on doit se tromper tous deux.
Si dans huit jours le cœur se donne,
Dans la quinzaine il se reprend;
N'est-ce pas ton avis, mignonne,
Nous en sommes là mon enfant.
Tu le sais peut-être, friponne, } *bis*.
Adieu, Suzette, adieu.

III

Après valse et contredanses,
Le premier jour où je te vis,
Tes yeux firent quelques avances,
Tu me convins et je te pris.
Mais aujourd'hui le clairon sonne,
Nous allons changer de pays,
Nous changerons d'amour, mignonne,
Pour toi c'est déjà parti pris.
Je t'embrasse et te dis, friponne, } *bis*.
Adieu, Suzette, adieu.

IV

Jamais beauté ne m'intimide,
Je suis aimant, j'ai gaie humeur,
Avant de m'appeler : perfide,
Sonde un peu les plis de ton cœur.
J'eus des rivaux, je te pardonne,
M'en fâcher serait imprudent;
Je te trompais aussi, mignonne,
Qui de nous deux prit le devant.
Tu le sais peut-être, friponne, } *bis*.
Adieu, Suzette, Adieu.

V

La vertu qui se tient en garde
Se laisse souvent désarmer,
Faire l'amour à la hussarde,
Voilà ce qui s'appelle : aimer.
Pour les amis sois toujours bonne,
Quand nous serons sur nos vieux jours,
Nous trinquerons alors, mignonne,
Au souvenir de nos amours.
Il faut partir, adieu friponne, } *bis*.
Adieu, Suzette, adieu.

M. de la Jobardière croit bien se rappeler cependant que lorsqu'il est entré dans sa baignoire il était entièrement recouvert par le fluide aqueux; mais, outre que la mémoire peu lui faire défaut, il se peut encore qu'il ait, sans le remarquer, gardé en y entrant une position inconmode qui l'immergeait, il est vrai, complètement, mais dont il aura changé par suite sous l'influence de l'instinct de commodité.

Dans cette pensée, il a tout simplement recours aux robinets et fait cette fois monter l'eau à un niveau convenable.

Mais au bout de cinq minutes, nouvel éternuement provoqué par les mêmes circonstances.

T. DE B.

(La suite au prochain numéro.)

LE DÉPART DU HUSSARD

CHANSONNETTE



Paroles de J.-B. COIGNET. — Musique de Charles POURNY.

